

les objets retrouvés faisaient bien partie d'un dépôt funéraire ou s'ils se trouvaient par hasard dans le remplissage de la fosse.

Il existe pourtant quelques cas d'outils manifestement associés au défunt. Ainsi, l'adolescent de la grotte des Arenes Candide, en Ligurie, décédé il y a quelque 23 440 ans, tenait dans la main droite une lame de silex longue de 25 centimètres et était entouré de quatre bâtons percés en bois d'élan. De même, les deux enfants de la sépulture de Sungir déjà évoquée étaient accompagnés de plusieurs sagaies et lances. Ces armes semblent avoir été associées aux défunts sans considération d'âge ou de genre, et ne permettent donc pas de déterminer le rôle des inhumés.

Une autre difficulté tient à ce que les squelettes les plus anciens ont été attribués à l'un ou l'autre sexe soit à partir de critères de robustesse des os, soit en fonction du mobilier qui les accompagnait. Or les études menées depuis ont montré que ces attributions étaient parfois erronées. Tel était le cas pour «l'homme de Menton», mis au jour dans la grotte italienne de Cavillon ; on

avait d'abord considéré ce fossile comme masculin à cause de la présence de très nombreux outils, mais selon une analyse de l'os coxal réalisée en 1991 par Jaroslav Bruzek, chercheur au CNRS, il s'agirait en fait d'une femme.

Une répartition rationnelle des tâches ?

Il ne semble pas y avoir de différences significatives de mobilier dans les tombes masculines et féminines au Paléolithique supérieur et il faut donc interpréter la nature des mobiliers funéraires avec prudence. Les variations dans les pratiques funéraires au sein d'une même population peuvent dépendre de nombreux paramètres : appartenance du défunt à des catégories distinctes (sexe, âge, classe, origine), mais aussi circonstances particulières de la mort.

Est-ce à dire qu'on ne peut rien conclure, et qu'il faut passer des schémas simplistes de nos devanciers à une totale indétermination ? Assurément non. L'existence d'une répartition des tâches paraît évidente pour

au moins deux raisons. La première, soulignée par l'anthropologue des techniques François Sigaut (1940-2012), est que la vie d'un groupe humain impose d'équilibrer l'ensemble des moyens mis en œuvre pour la survie et de scinder les activités en tâches simultanées ou successives, mais connectées.

Cela implique d'étudier non pas telle ou telle tâche spécifique, mais tout le répertoire des activités du groupe, afin de comprendre l'équilibre de l'ensemble. Dans cet ordre d'idées, Nicole Waguespack, de l'Université du Wyoming, a montré en 2005, à partir de données fournies par 71 populations actuelles de chasseurs-cueilleurs, que le temps passé par les femmes à la collecte des végétaux dépendait de la part que la viande des grands herbivores chassés par les hommes prenait dans l'équilibre alimentaire. Plus cette part était grande, moins elles devaient collecter de végétaux et plus elles pouvaient se consacrer à d'autres activités, techniques et non vivrières.

La seconde raison est que, très probablement, les tâches étaient confiées de préférence aux individus les mieux à même

france culture **C'EST POUR VOUS**

LA MARCHÉ DES SCIENCES

AVENTURES SAVANTES AU FIL DE L'HISTOIRE
AURÉLIE LUNEAU / JEUDI 14H - 15H

EN PARTENARIAT AVEC **POUR LA SCIENCE**

écoutez, réécoutez et podcastez l'émission sur **franceculture.fr**

f **t**



5. UNE FEMME KORIAK du Kamtchatka, en Sibérie, taillant des outils de pierre pour fabriquer des grattoirs destinés à la préparation des peaux. Contrairement à une idée répandue, la taille des pierres n'est pas une tâche universellement masculine.

© Beyes/Karlin-Ethnologue

de les réaliser. Sans aller jusqu'à parler d'artisanat spécialisé, on peut penser que certains membres du groupe se chargeaient des tâches pour lesquelles ils étaient les plus doués, telles que la fabrication d'outils en pierre et en os ou encore la réalisation de peintures pariétales (voir la figure 2). Le niveau de compétence nécessaire au façonnage de bifaces, par exemple, suggère que cette spécialisation existait déjà il y a plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines, de milliers d'années.

Et il est possible que ce partage des tâches se soit souvent fait selon les sexes, mais ce qui revenait à l'un ou l'autre sexe n'était pas fixé de façon rigide : ainsi, même là où les femmes étaient plutôt cantonnées à des tâches domestiques, elles devaient réaliser des tâches traditionnellement assignées aux hommes. Si elles faisaient la cuisine, elles devaient aussi savoir faire du feu ; si elles découpaient le gibier et travaillaient des peaux, elles devaient aussi pouvoir fabriquer les outils de découpe, qui s'usent vite, ou du moins les réaffûter. Il pouvait donc y avoir des activités préférentiellement masculines ou féminines, mais la répartition des tâches élémentaires dont elles se composaient ne pouvait être que mouvante.

Quant à l'origine de la division sexuelle des tâches, elle a fait l'objet de plusieurs hypothèses. En 2006, Steven Kuhn et Mary Stiner, de l'Université d'Arizona, ont invoqué la diversification alimentaire. Pour eux, alors que les Néandertaliens chassaient

uniquement du gros gibier, activité requérant la coopération de tous les membres du groupe, les *Homo sapiens* ont commencé à diversifier leur régime. La chasse au petit gibier et la cueillette sont alors apparues et ont été confiées aux femmes et aux enfants, tandis que les hommes se réservaient la chasse au gros gibier.

Mais le cas des Inuit, qui pratiquaient la division sexuelle des tâches alors qu'ils se nourrissaient presque uniquement de viande, ne va pas en faveur de cette hypothèse. De plus, on sait depuis peu, grâce à l'analyse de résidus organiques trouvés sur des outils ainsi qu'à d'autres analyses effectuées sur des dents de Néandertaliens, que l'alimentation de ces derniers était déjà aussi diversifiée que celle de *Homo sapiens*.

Du partage sexuel des tâches à l'emploi d'outils

François Sigaut, sans qu'il s'agisse à proprement parler d'une hypothèse explicative, a associé la division du travail à l'action outillée. Dans un ouvrage paru en 2012, peu avant sa mort, il remarquait qu'il existe deux types de sociétés animales : les sociétés fondées sur l'entraide et celles fondées sur l'échange. Dans les premières – c'est-à-dire les mammifères –, tous les individus se livrent aux mêmes activités, brouter par exemple, et sont peu ou prou semblables. Dans les secondes – en gros, les sociétés ovipares, insectes et oiseaux –,

tous ne s'adonnent pas aux mêmes tâches, ce qui oblige à échanger des services ; dans les cas extrêmes, une différenciation morpho-physiologique peut même apparaître, comme chez les abeilles.

Or les ancêtres des humains connaissaient à la fois l'entraide et l'échange. Dans les sociétés humaines « primitives », les individus sont polyvalents, chacun sachant faire – ou étant susceptible de faire – tout ce que les autres peuvent faire. L'originalité consiste en ceci qu'il a existé dans toutes les sociétés, sans doute dès les débuts de l'hominisation, une répartition sexuelle des tâches. Chez les humains, l'évolution s'est faite sur une base radicalement différente de celle des autres sociétés animales : ce sont les deux sexes qui se sont spécialisés l'un vis-à-vis de l'autre. Mâles et femelles sont des partenaires non seulement pour la reproduction, mais aussi pour leur subsistance.

Or les espèces humaines sont aussi les seules à avoir développé l'action outillée dans des proportions qui n'a pas d'équivalent dans le règne animal. D'où l'idée que l'une et l'autre particularité seraient liées : la disponibilité procurée par le partage sexuel des tâches aurait favorisé la propension à fabriquer et à utiliser des outils ; réciproquement, le développement des tâches outillées aurait imposé de les répartir.

Ainsi, pour Sigaut, hominisation et répartition sexuelle des tâches sont allées de pair. Cette répartition n'est certes pas l'apanage des humains. Sans parler des sociétés d'insectes, on peut citer le cas des manchots empereurs qui coordonnent leurs plongées et chez qui ce sont les mâles qui couvent pendant que les femelles vont chercher de la nourriture. Mais les sociétés humaines seraient les seules à associer répartition des tâches et utilisation des outils. Réduits à leurs seules mains, hommes et femmes ne sont guère différents face au travail. Munis de ces objets éminemment humains que sont les outils, ils le deviennent. Ou plus exactement – car il ne s'agit pas là d'un fait de nature – les sociétés les font être différents.

À un degré ultérieur de l'hominisation, mais sans doute dès le Paléolithique supérieur, sinon dès l'époque des Néandertaliens à en croire Brian Hayden, de l'Université Simon Fraser, au Canada, une division sociale des tâches s'est ajoutée à la division sexuelle, et les inégalités sont apparues. Mais c'est une autre histoire. ■